

Alphonse ne répondit rien, et pendant un instant les deux amis poursuivirent leur promenade en silence. Le vicomte était révolté de la faiblesse de René. Il faisait aussi un orgueilleux retour sur lui-même : ce n'est jamais par une lâche concession aux tendances égalitaires de notre époque que lui eût atteint la richesse ! Donner son nom à la fille d'un roturier, ou l'insérer en lettres d'or, au-dessus des vitrines d'un comptoir, n'était-ce pas un déshonneur pour un gentilhomme ? Il relevait la tête en songeant à sa propre vie, simple et fière ; puis au nom de toute sa caste, il s'indignait contre son ami.

Tout à coup il se rappela ce que le comte lui avait dit de la marquise de Saint-Villiers. — Il est impossible, pensa-t-il, que la marquise approuve la mésalliance de son neveu. Elle est d'une rigidité absolue à cet égard, et je ne connais pas de femme plus fidèle à toutes nos grandes traditions. Quelle royaliste enthousiaste !

Et le vicomte ne put s'empêcher de sourire en pensant à un mot que l'on attribuait à la spirituelle vieille dame. Un jour que quel'un se disait devant elle partisan de l'ancien régime, moins les abus. — Les abus s'était écrié madame de Saint-Villiers, mais c'est ce qu'il y avait de mieux.

Alphonse interrompit donc René qui rêvait de son côté.

— Explique-moi, lui dit-il, comment la marquise a jamais pu te conseiller ce mariage.

— Voilà. Ma tante n'a plus dans ce monde que deux grandes affections : l'une pour moi, qui la désespère et qu'elle idolâtre ; l'autre pour une petite filleule qui a su s'emparer de son cœur par je ne sais quelles perfections ou quels sortilèges ; le fait est que la marquise en est folle. Tu jugeras de ce qui en est quand tu sauras que pour cet enfant ma tante met de côté ses principes les plus enracinés. Bref, cette petite, qui n'est pas noble est la femme qu'elle me destine.

— La marquise ? Voilà qui est inouï.

— Non, pas autant que cela paraît au premier abord. Ma tante croit que je suis en train de me ruiner, car elle s'imagine que c'est encore à faire. Elle sait bien que ma réputation n'est pas tout à fait celle d'un saint. Elle rêve pour moi le mariage avec "port de salut contre les orages des passions," pourtant elle est persuadé que dans notre monde, pas une mère ne me donnerait sa fille. D'autre part, elle a une filleule qu'elle aime extrêmement ; elle la trouve si charmante qu'à ses yeux le ciel a commis une erreur grossière en la faisant venir au monde ailleurs que dans l'alcôve d'une duchesse. Eh bien, ma bonne tante veut réparer l'erreur du ciel et sauver du même coup son neveu de la perdition dans ce monde et dans l'autre. Voilà comment il se fait que je vais la ravir de joie en lui apprenant ma conversion. Par exemple, il est probable que je n'entrerai pas dans le détail des moyens spéciaux par lesquels la grâce d'en haut a su toucher mon cœur.

René affectait un ton léger, quoique au fond il souffrit beaucoup. La froide désapprobation d'Alphonse lui pesait excessivement. Sa résolution était prise et il ne la changea point ; mais, son caractère faible le forçant à subir en quelque mesure l'influence de son ami, cette influence eut pour effet de l'aigrir contre la famille de bourgeois vers laquelle son intérêt l'entraînait. Il les méprisait, les détestait d'avance, et honteux au fond d'accepter leur argent, cherchait à se persuader, à force d'orgueil, que c'étaient eux qui seraient redevables envers lui lorsqu'il les aurait honorés de son alliance.

Ces sentiments se firent jour lorsque, sur le point de le quitter, Alphonse eut enfin l'idée d'apprendre quelque chose sur la jeune fille elle-même.

— Je crois l'avoir vue une fois, en soirée, chez ma tante, répondit René d'un ton indifférent. Il me semble même avoir remarqué qu'elle est assez gentille et n'a pas de mauvaises manières. C'est, comme tu le vois, plus que je n'aurais pu raisonnablement espérer.

II

C'était par une splendide journée de mai, vers une heure de l'après-midi.

Peu de personnes étaient dehors, ou du moins les passants étaient rares dans la rue de Grenelle-Saint-Germain. Dans cette rue et du côté de l'ombre, une jeune fille marchait lentement, escortée par sa femme de chambre.

Personne n'eût passé auprès d'elle sans la remarquer ; et cependant l'on ne saurait dire qu'elle fût précisément jolie. Mais elle était grande, d'une taille gracieuse ; elle avait un teint admirable. Ses traits, il est vrai, manquaient de régularité : sa bouche n'était pas assez petite ! mais, quand elle riait, ses lèvres fraîches laissaient voir deux rangées de dents blanches et brillantes ; et l'on oubliait que son profil n'était pas classique lorsqu'on apercevait ses yeux ; ils avaient la nuance indéfinie et changeante des lacs abrités par des montagnes, et, quand leurs longs cils s'abaissaient tout à coup en les assombrissant, ils semblaient aussi en avoir la profondeur.

Ceux qui n'auraient pas eu le regard assez prompt pour découvrir le charme réel du visage seraient du moins restés séduits par l'ensemble : par les beaux cheveux blonds, peu abondants, mais d'une finesse extraordinaire ; par les petits pieds se posant sur le trottoir d'une façon mutine et décidée ; enfin par la toilette, une robe de batiste bleu pâle, à volants étroits garnis de guipure, et un chapeau de grosse paille blanche orné d'un bouquet de cerises.

Cette jeune fille était Gabrielle Duriez, la filleule de madame de Saint-Villiers ; elle allait voir sa marraine. La marquise, qui se trouvant un peu souffrante, l'avait fait demander.

Madame de Saint-Villiers ne pouvait rester plusieurs jours sans voir Gabrielle. Elle avait perdu ses propres enfants, un fils et une fille, presque au berceau ; son petit-neveu lui donnait plus de chagrin que de satisfaction : l'amour maternel dont son cœur était plein s'était donc reporté (chose singulière chez cette altière vieille femme), sur la petite plébéienne qu'elle avait tenue dans ses bras à l'église et présentée au baptême. Nul doute qu'en agissant ainsi, en prenant le bébé des mains de sa nourrice, tandis que le prêtre étendait le bras d'un air grave et que dans l'assemblée on chuchotait le nom de la marquise, madame de Saint-Villiers ne pensât faire preuve d'une condescendance exemplaire. Elle ne se doutait certainement pas que cet acte si simple contenait la promesse des moments les plus doux de ses dernières années.

Ne pouvant faire moins que de s'intéresser un peu à sa filleule, la marquise avait tout d'abord pris soin qu'on la lui amenât quelquefois ; elle avait même poussé l'abnégation jusqu'à lui rendre visite dans cet intérieur de bourgeois parvenus qui lui déplaisait si fort. Peu à peu elle s'était attaché à l'enfant ; elle avait fini par diriger tout à fait son éducation et les parents étaient

trop indise
De
vent
Ecurie
Villie
sa fille
quelqu
le com
tante.
Gabrie
n'avait
elle co
coup, u
elle co
— M
vous d
n'avez
de vot
pour
j'étais
près de
mais je
Unisse.
La
neveu
instant
pas à l
pas pou
Ce fi
Villiers
René se
tient ec
crovait
foule de
Elle se
tout un
qu'elle
c'était s
lui app
cendre
jusqu'à
de ce
Comme
avait de
toute la
C'est
rappelai
ment de
de le pr
Surtout,
sont vos
durée s
René je
enfin il
la famill
cette m
fréquent
eux pr
avoir vu
René
de sa tar
Le lon
la filleul
Ce n'
saint-Vi